

Stagflation et expansion de la sphère non marchande au Pérou (1987-1990)

Jean-Marc Gastellu

Economiste – Laboratoire d'études agraires
ORSTOM, Montpellier

*A mis patas : Manuel, José, Juan, Lalo,
Carlos, a todos los cambistas callejeros que
me enseñaron su trabajo.*

Le Pérou a connu une stagflation prolongée de 1987 à 1990. Pendant cette période, les fonctions de la monnaie nationale ont disparu, et celles de la monnaie parallèle commençaient à être rognées. Ces modifications s'expliquent quand on se penche sur l'organisation sociale des changeurs de la rue. La logique d'une sphère d'échange non marchand a envahi le marché monétaire. Le plan de stabilisation d'août 1990 a mis fin à ce début d'inversion du système économique.

Peru experienced prolonged stagflation from 1987 to 1990. The functions of the domestic currency disappeared and those of the parallel currency were eroded. Examination of the social organisation of street moneychangers reveals the causes of these changes. The logic of a non-trade sphere of exchange invaded the money market. The August 1990 stabilization plan put an end to this inversion of the economic system.

De 1987 à 1990, les places et artères du quartier de Miraflores, à Lima, ont été peu à peu occupées par des changeurs de la rue, chaque jour plus nombreux. La distinction entre le cœur historique de la capitale, secteur privilégié pour le développement des activités informelles, et les banlieues résidentielles tendait à s'estomper.

Pendant cette période, le Pérou a connu une stagflation prolongée au cours de laquelle la monnaie nationale voyait disparaître ses fonctions.

Certains signes donnaient à penser que la monnaie parallèle commençait, elle aussi, à en perdre quelques-unes. En un mot, le dollar se transformait, sous nos yeux, en une monnaie primitive. Pour comprendre ce processus, il a paru novateur de s'intéresser non pas aux mouvements des masses monétaires, mais à l'organisation sociale d'une catégorie nouvelle, qui se répandait dans toutes les villes du Pérou : les changeurs de la rue.

L'étude a reposé sur un double choix méthodologique. D'une part, il a été appliqué en ville une démarche élaborée pour le milieu rural et centrée sur le «groupe domestique». Cette unité doit être considérée comme un ensemble d'individus associés non seulement pour la consommation et la dépense, mais encore pour la création et l'accumulation de richesses. D'autre part, il n'était pas question d'entreprendre une enquête selon des procédures classiques qui auraient donné des résultats peu fiables. Il a néanmoins été possible d'observer des pratiques de change et de repérer les atteintes portées aux monnaies autant qu'à la perspicacité des clients. L'analyse a ensuite été affinée par des discussions avec quelques changeurs. Cette approche contribuera peut-être à souligner ce qui fait la spécificité de l'hyperinflation en Amérique du Sud par rapport aux expériences occidentales d'après-guerre.

Après avoir présenté la crise économique qui atteignait le Pérou ces années-là, l'attention se portera sur l'organisation sociale des réseaux de changeurs de la rue. Les atteintes aux fonctions des monnaies sont dues à une logique économique qui résulte de l'expansion de la sphère non marchande dans le domaine monétaire.

STAGFLATION ET MARCHÉ MONÉTAIRE

Les caractéristiques du marché monétaire doivent être replacées dans le contexte de stagflation prolongée qui frappait le pays.

Une stagflation prolongée

La stagflation de 1987 à 1990 a combiné une hyperinflation ouverte et une récession des activités économiques.

Après une inflation galopante de 1983 à 1985, les années 1986 et 1987 offrirent un épisode de répit, dû à une politique hétérodoxe de relance par l'emploi, à l'initiative du président A. García. Mais, dès la fin de 1987, une hyperinflation ouverte éclatait (tableau 1).

Pour la décennie, le taux d'inflation était de 10 460 000% (Salama et Valier, 1990).

De 1987 à 1990, la dévaluation quotidienne de la monnaie nationale était manifeste, comme le montrent les émissions de coupures par la Banque centrale de réserve (tableau 2).

TABLEAU 1

| Années | Taux d'inflation |
|--------|------------------|
| 1987 | 85,85% |
| 1988 | 666,88% |
| 1989 | 3 398,60% |
| 1990 | 7 481,70% |

Source : Gómez Galarza, 1994.

TABLEAU 2

| Années d'émission | Titres des coupures |
|-------------------|--|
| 1985 | 50 intis |
| 1986 | 100 intis |
| 1987 | 500 intis |
| 1988 | 1 000 intis 5 000 intis 10 000 intis |
| 1989 | 100 000 intis |
| 1990 | 1 000 000 intis 5 000 000 intis |

Source : collection privée.

NB : tous les titres ne sont pas représentés pour chaque émission.

La récession économique se lisait dans une décroissance du produit intérieur brut pendant trois années (tableau 3).

Cette décroissance s'est répercutée sur l'emploi, ce dont rendent mal compte les statistiques officielles. Mais les témoignages de la vie quotidienne attestaient un fort taux de chômage. La pression fiscale était tombée à 6,1% du produit intérieur brut en 1989 (CIDEP, 1989) et des distorsions de plus en plus grandes s'observaient dans le système des prix. A cette conjoncture économique s'ajoutait une crise sociale et politique (Dollfus, 1988).

TABLEAU 3

| Années | Taux de croissance du PIB |
|--------|---------------------------|
| 1987 | 8,46% |
| 1988 | - 8,35% |
| 1989 | - 11,66% |
| 1990 | - 5,07% |

Source : Gómez Galarza, *idem*.

L'hyperinflation a été arrêtée grâce au plan de stabilisation du président A. Fujimori, en août 1990¹. Il se traduisait par une réduction drastique de la demande, avec une hausse brutale des prix à la consommation, et par une restructuration du système des prix. Des mesures sociales d'accompagnement n'ont pu être mises en application par défaut de ressources fiscales. Et la récession économique se maintenait, même s'aggravait.

Un marché monétaire éclaté

Pendant cette période, le marché monétaire était éclaté. Le pays connaissait une double monnaie : la monnaie nationale (*inti*) et le dollar (Salama, 1989). Et l'on distinguait le marché officiel d'un marché parallèle, institution financière symbolisée par la rue Ocoña, au cœur de Lima. Une politique de taux de change multiples partageait le marché officiel en neuf secteurs d'activité, ce qui aggravait les distorsions au sein du système des prix. L'offre de monnaie provenait de plusieurs sources : les banques, les maisons de change, les changeurs de la rue. Une constante de ce marché monétaire depuis quarante ans a été la surévaluation de la devise nationale par rapport au dollar américain (Gómez Galarza, *ibidem*). Ce thème était encore l'objet de débats lors de l'élection présidentielle de 1990.

Perçu du côté de l'homme de la rue, ce marché éclaté présentait quelques singularités. D'abord, le taux de change du marché parallèle était toujours plus favorable au consommateur que celui du marché officiel, que ce soit à l'achat ou à la vente. Ensuite, le prix des biens de la vie courante changeait d'un jour à l'autre en monnaie nationale alors qu'il demeurait à une valeur constante quand il était traduit en dollars². Les

¹ Ce plan a reçu de la presse péruvienne le nom de «Fujichoc», car il était à l'opposé des promesses électorales du nouveau président.

² Je joins des observations déjà faites par Salama et Valier, 1990.

biens de luxe étaient réglés uniquement en dollars et les chèques en monnaie nationale n'étaient plus en circulation. Enfin, le cours du dollar sur le marché parallèle n'était pas lié à la conjoncture internationale. Par exemple, la fin de la guerre du Golfe ne l'a en rien fait varier. Il dépendait de mouvements purement internes au Pérou, que connaissaient parfaitement les changeurs de la rue. En premier lieu, ce cours était affecté par les variations de la demande des agents, en hausse à la fin de chaque semaine ou de chaque mois ainsi qu'à l'approche de réjouissances comme Noël ou la fête nationale. En second lieu, il faut noter l'impact de la Banque centrale de réserve, soit par une politique d'émission abondante de monnaie nationale jusqu'en 1990, soit, au contraire, par des rachats massifs de dollars sur ce marché après le «Fujichoc» pour rembourser la dette extérieure. En dernier lieu, le marché parallèle était aussi alimenté par l'offre de dollars du narcotrafic, dans un but de blanchiment. Cette offre passait par des prêteurs qui servaient d'intermédiaires auprès des changeurs de la rue.

Les agents s'approvisionnaient en dollars sur le marché parallèle à chaque rentrée monétaire, en fin de semaine ou de mois, et les revendaient en petites coupures au jour le jour selon les besoins. L'hyperinflation les rendait gagnants en valeur nominale. Ces caractéristiques étaient surtout le signe d'un fort enclavement économique du Pérou, abandonné par la communauté internationale après la décision du président A. García, en 1985, de ne rembourser la dette extérieure qu'à proportion de la valeur des exportations.

Le plan de stabilisation d'août 1990 a clarifié le marché monétaire. Désormais, il n'y a plus qu'un seul taux de change, avec une parité pour les marchés officiel et parallèle. Les changeurs de la rue ont été immatriculés et sont identifiés par une plaque plastifiée qu'ils portent en permanence, ce qui est sans doute un premier pas vers un ancien projet : faire contribuer les secteurs informels à l'impôt national (Soto, 1986).

LES CHANGEURS DE LA RUE

Les pratiques des changeurs de la rue révèlent des atteintes aux fonctions des monnaies. Ces comportements ne doivent pas être considérés comme occasionnels ou erratiques. Ils prennent tout leur sens quand on se penche sur l'organisation sociale des réseaux de changeurs.

Les pratiques des changeurs de la rue

Dans la vie quotidienne, l'accélération de l'inflation se traduisait par de multiples signes comme la disparition des pièces de monnaie

ou l'impossibilité de frapper la totalité des sommes sur les caisses enregistreuses des magasins. Quelques changeurs se livraient à diverses manipulations sur cette monnaie dévaluée, ce qui n'était qu'un révélateur des atteintes portées à la devise nationale³.

Mais, et c'est le plus surprenant, la monnaie-refuge commençait, elle aussi, à être grignotée. De faux dollars, qui ne sont pas un apanage du Pérou, étaient en circulation et, par quelques tours de passe-passe, prenaient la place des vraies coupures, sous le nez des clients. La valeur des billets authentiques commençait, elle aussi, à être érodée⁴. Les changeurs de la rue refusaient l'opération de change, ou appliquaient d'autorité un abattement, quand un billet libellé en dollars présentait de légères taches ou était à peine écorné. Le prétexte était que ce billet ne pouvait être revendu à un autre client. Dans le même temps, les banques étaient dans l'obligation d'accepter de tels billets. On constate alors l'existence de deux sphères monétaires : les établissements financiers, d'un côté, les changeurs de la rue, de l'autre. Pour ces derniers, le dollar n'avait plus de pouvoir libérateur universel. Il avait, en partie, perdu sa valeur fiduciaire; il était évalué sur des qualités apparentes, comme tout objet à l'échange. C'est en ce sens qu'il apparaissait comme une monnaie primitive. Les fonctions d'une monnaie-refuge étaient rognées dans une situation d'hyperinflation ouverte, avec la disparition du rôle d'instrument de réserve de la valeur.

L'organisation sociale des changeurs de la rue explique cette mutation.

L'organisation des changeurs de la rue

L'organisation des changeurs de la rue est multiforme. Deux traits majeurs la caractérisent : cette activité s'exerce au sein de réseaux et, parmi ces réseaux, certains sont très proches des groupes domestiques.

Une organisation en réseaux

L'activité de changeur de la rue se pratique en groupe à cause des risques présentés par le métier. Dans ce sens, on note un faible pourcentage de femmes, quoique leur présence ait légèrement augmenté de 1987 à

³ Ces pratiques sont multiples et connues : billets pliés en deux dans une liasse, etc. L'exemple le plus stupéfiant, qui fait preuve de qualités artistiques, est constitué par deux coupures de 5 millions et 1 million d'intis, séparées par la tranche et recollées de façon à produire deux billets qui abuseront le client!

⁴ Les changeurs de la rue distinguent les vrais dollars des faux à la vue et au doigté : teinte du billet, grain du papier, relief de certains chiffres, trous minuscules sur l'un des côtés. Le diagnostic est sans discussion. Les banques utilisent d'autres procédés d'authentification.

1990. De toute façon, une jeune femme ne se lance jamais seule dans l'entreprise, mais en compagnie d'un proche parent, en général l'un de ses frères.

Les changeurs de la rue travaillent en équipes composées de plusieurs individus et forment un réseau créé sur différentes affinités : parenté, amitié, voisinage. Les changeurs qui s'emploient dans cette activité à titre principal se différencient d'autres, des élèves ou des étudiants, par exemple, qui se livrent à cette occupation à temps partiel. Cette première distinction renvoie, sans doute, à une coupure selon les quartiers d'origine. Les premiers sont issus des banlieues défavorisées de Lima, alors que les seconds s'apparentent davantage aux classes moyennes.

Une équipe se met en place soit en occupant un lieu stratégique où n'est pas encore installé un autre groupe de changeurs, soit en demandant à un groupe déjà en place l'autorisation de se localiser à proximité. Le capital minimal pour se lancer dans cette activité est évalué à 500 dollars. Cette somme peut être empruntée à un individu dont c'est la profession ou à un proche parent.

Les modalités d'emprunt et de remboursement ne sont pas les mêmes dans chacun de ces cas. A un prêteur professionnel, il faudra fournir une garantie ⁵ et un accord sera passé pour le remboursement des intérêts et du capital selon des délais convenus à l'avance. Dans un groupe domestique, l'emprunteur bénéficiera d'une plus grande souplesse et procédera à des remboursements en proportion de ses gains. Une seconde distinction partage donc les changeurs de la rue selon l'origine du capital.

Le gain journalier est estimé entre 10 et 15 dollars, mais il est soumis à de fortes variations selon les périodes, selon que le travail est effectué de jour ou de nuit, selon la prolifération des concurrents, car le nombre de changeurs n'a cessé d'augmenter pendant ces trois années. Le gain mensuel peut être évalué à un minimum de 200 dollars ⁶.

Si le bénéfice est appréciable, les risques sont nombreux. Des automobilistes peuvent s'enfuir avec un paquet de billets au cours d'une opération de change. Des escroqueries sont célèbres, montées par des prêteurs qui ont abusé de changeurs, qui leur confiaient leurs gains. Les vols sont fréquents dans les transports en commun, en particulier pour le membre d'un réseau qui retourne plusieurs fois par jour à la rue Ocoña pour se réapprovisionner en devises. Des attaques à main armée se produisent

⁵ Les intérêts varient de 5% à 10% selon la durée du prêt. Les appareils électriques à usage domestique (bateurs électriques, appareils de radio, etc.) sont très prisés comme garantie d'un emprunt.

⁶ Un professeur d'université d'Etat gagnait 150 dollars par mois à la même époque. Le gain minimal des changeurs est corroboré par le fait que la mise dans les tontines est de 50 dollars par semaine.

le soir, lors des retours au domicile, sans que les forces de l'ordre, au courant des faits et gestes de tout ce petit monde, ne soient innocentes de tout soupçon. La solidarité au sein d'un réseau est une nécessité.

Concurrence et coopération

Cette solidarité s'édifie grâce à une aide et un appui mutuels, grâce à des relations de réciprocité entre partenaires de statut équivalent (Alberti et Mayer, 1974). Elle varie selon la composition du réseau. Elle sera plus forte entre changeurs issus d'un même groupe domestique qu'entre simples voisins, ce qui conduit à une troisième distinction parmi les types de réseaux.

Cependant, les membres d'un même réseau font démonstration d'une concurrence apparente auprès des passants pour les inciter à une opération de change. En fait, quand on discute avec divers changeurs d'un réseau, on s'aperçoit d'une stabilité des cours, qui se calquent sur le prix du jour, déterminé par la rue Ocoña. Le marchandage existe, mais il est contenu dans des limites étroites, et l'obtention, pour le client, d'un meilleur cours est due plus à des relations anciennes et confiantes qu'à sa capacité de négociation. Dans cette compétition apparente, on joue beaucoup sur les attitudes corporelles pour susciter l'attention. L'un sera remarqué pour sa mise sérieuse et son air réservé, l'autre pour son caractère enjôleur, le dernier pour des qualités sportives qu'il fait valoir en courant après les voitures... Tout est mis en œuvre pour créer et conserver une clientèle, elle-même prise dans des relations de plus en plus personnalisées.

Cette compétition n'est qu'apparente. En fait, les réseaux de changeurs s'ancrent dans une coopération qui trouve ses origines dans le peuplement andin et récent d'une grande partie de Lima. Quelques institutions en témoignent. Ainsi, des tontines de changeurs s'organisent entre individus qui ont confiance entre eux, car la mise hebdomadaire est élevée⁷. Cette forme d'entraide est commune aux milieux urbain et rural. A l'inverse, les parties de football ou de *fulbito*⁸ entre changeurs laissent transparaître un esprit de compétition. Des défis sont lancés sur la base territoriale des quartiers de résidence, et ils font l'objet de paris⁹. Derrière cette

⁷ Deux modalités sont possibles dans les tontines de changeurs : ou bien chacun attend son tour, déterminé par un tirage au sort, pour empocher la mise, ou bien l'un des membres de la tontine a un besoin urgent d'argent (remboursement du capital, par exemple). Il peut augmenter sa mise à 70 dollars et passer en priorité. Les suivants bénéficieront d'une mise commune qui aura été accrue.

⁸ Le *fulbito* est une partie de football qui se déroule sur un terrain de proportions réduites, avec deux équipes de cinq joueurs chacune.

⁹ Il paraît surprenant d'évoquer le football à propos de marché monétaire. Ce serait ignorer l'importance de ce sport dans la vie quotidienne au Pérou. On trouve des joueurs

émulation perce, cependant, un intérêt commun qui s'échafaude autour de l'éventualité d'un gain pour l'un ou l'autre camp. Ces institutions sont l'indice d'une coopération autant au sein des équipes de changeurs qu'entre ces réseaux.

L'organisation des changeurs de la rue est extrêmement diverse et l'on voit se dessiner plusieurs types selon la durée de l'occupation, l'origine du capital, les relations entre membres d'un réseau, les rapports établis avec la clientèle. L'un d'eux a proliféré pendant la période de stagflation : le réseau composé de membres originaires d'un même groupe domestique et liés à un prêteur qui appartient à ce groupe. Dans ce cas, plus que dans d'autres, une frange du marché monétaire échappe à la sphère de l'échange marchand et à ses règles. En retour, on comprend qu'une monnaie comme le dollar en vienne à être traitée comme un objet, après avoir perdu une partie de ses fonctions.

L'EXPANSION DE LA SPHÈRE NON MARCHANDE

Intuitive au départ, l'hypothèse de la conversion du dollar en une monnaie primitive s'est révélée riche d'enseignements. Bien entendu, il n'est pas question d'assimiler le dollar à une paléomonnaie (Servet, 1990). Et il convient de préciser ce qu'il faut entendre par monnaie primitive. D'abord, la monnaie n'est pas toujours associée à l'échange marchand. Elle est présente dans des formes de paiement qui se déroulent en dehors d'une confrontation entre une offre et une demande. Ensuite, la monnaie primitive ne représente pas une étape antérieure à la monnaie moderne, mais une forme spécifique de moyen de paiement adaptée à certaines sociétés. En fait, la monnaie joue le même rôle dans les sociétés primitives et les économies modernes. C'est une institution sociale qui incite à pousser la production au-delà des besoins immédiats. La distinction ressort alors du contexte global. La monnaie primitive s'insère dans une économie où le but de la richesse n'est pas l'accumulation, mais la redistribution, alors que la monnaie moderne permet la création d'un capital productif (Einzig, 1949)¹⁰. En somme, la société primitive se manifeste davantage dans une orientation générale des valeurs économiques que

professionnels à tous les échelons, y compris dans les simples quartiers. Ils peuvent être embauchés occasionnellement par des équipes de changeurs. L'organisation des clubs de football présente quelques connotations andines. Ainsi, une équipe choisit un « parrain » qui lui offre maillots, shorts, chaussures de football et ballon. En retour, ce parrain reçoit le dévouement à vie des membres de l'équipe. Sur le rôle du football comme « rituel sans égèze » dans les sociétés occidentales : Bromberger, Hayot et Mariottini, 1987.

¹⁰ L'ouvrage de P. Einzig m'a été signalé par des étudiants du DESS « Analyse et stratégies du développement » de l'université Paris X-Nanterre. Qu'ils soient remerciés.

dans une organisation matérielle. Le même auteur nous ouvre, d'ailleurs, la voie quand il signale que, dans certaines circonstances, la monnaie primitive peut s'accroître aux dépens de la monnaie moderne. Mais, le Pérou de la fin du siècle est une économie de profit, non une société primitive.

Les sociétés primitives sont devenues rares, de nos jours; elles ont été remplacées par des économies paysannes. Or, dans la communauté andine, les producteurs s'inscrivent à la fois, et cette double implication est capitale, dans deux sphères d'échange : une sphère marchande et une sphère non marchande (Gölte et Cadena, 1983). Ce postulat a paru suffisamment éclairant pour être transposé au milieu urbain. Alors que, dans la sphère marchande, l'échange est anonyme et instantané, dans la sphère non marchande il s'inscrit dans un cycle d'obligations réciproques qui peut porter sur toute la vie d'un individu. Parmi les multiples réseaux de changeurs, certains sont plus impliqués dans la sphère non marchande que marchande, en particulier tous ceux qui se fondent dans des groupes domestiques. Les autres types de réseaux n'y échappent pas pour autant. Ils sont pris dans cette sphère à des degrés variables, selon les relations qui s'établissent entre les changeurs autant qu'entre ceux-ci et les prêteurs. Cette interprétation est confirmée par l'existence d'un marchandage, limité mais possible. Le marchandage est l'antonyme du prix du marché.

Pendant la stagflation prolongée qui a frappé le Pérou entre 1987 et 1990, la sphère non marchande a envahi des activités économiques qui, jusque-là, relevaient de la sphère marchande. Cette expansion n'est pas quantifiable. Elle est induite d'observations et de discussions, mais elle est confirmée dans d'autres domaines. A la même époque, les groupes domestiques faisaient preuve de plusieurs initiatives de même nature pour faire face à la crise (Gastellu, 1994).

Avec la multiplication des changeurs de la rue, la sphère non marchande a touché le marché monétaire. Il y a alors eu intrusion d'une logique économique qui n'est pas celle de la concurrence et de l'anonymat, mais des relations interpersonnelles et réciproques. Avec cette logique économique, et des références implicites à l'entraide et au troc, les billets de banque ont été de plus en plus évalués sur leurs qualités apparentes et non plus sur leur valeur fiduciaire. Ainsi s'expliquent des comportements d'atteinte aux fonctions d'une monnaie universelle. Cette transformation est à situer dans le fort enclavement que connaissait le pays à ce moment.

Elle n'a jamais été poussée à son extrémité pour plusieurs raisons. D'abord, par définition, les sphères marchande et non marchande ne sont pas exclusives, mais coexistent. Chaque acteur se trouve placé à l'intersection de ces deux sphères. Ensuite, la sphère non marchande n'a pu recouvrir tout le marché monétaire. Le marché officiel était toujours en vigueur, avec ses neuf taux de change. Enfin, le «Fujichoc» d'août 1990

a arrêté le processus. L'hyperinflation a été enrayée, le marché monétaire clarifié. Les changeurs de la rue n'ont pourtant pas disparu, ce qui s'explique par le maintien de la récession.

La conjonction de l'hypothèse d'une monnaie primitive avec le postulat de la coexistence de deux sphères d'échange conduit à une interprétation novatrice. L'extension de la sphère non marchande au détriment de la sphère marchande dans une conjoncture de stagflation prolongée ne traduirait-elle pas le début d'une modification du contexte économique? Les atteintes aux fonctions des monnaies, en particulier du dollar, deviendraient l'indicateur d'une inversion générale du système économique, à laquelle le Fujichoc a mis fin. L'ensemble des valeurs économiques basculait du monde moderne vers un système de référence d'origine paysanne (Gastellu et Baca, 1994), ce que corrobore la multiplication des connotations andines dans les petites activités menées en milieu urbain. L'expérience du Pérou, pathétique, montre en quoi des économies modernes sont peu dissociées de leur socle primitif, ou, plutôt, paysan.

Cette interprétation laisse des questions en suspens. L'expansion de la sphère non marchande dans le domaine monétaire est-elle due à l'hyperinflation ou à la récession? Le fait que les changeurs de la rue n'aient pas disparu avec l'arrêt de l'inflation montre que si l'hyperinflation a été une incitation à la spéculation monétaire, la récession contribue au maintien de l'activité, par défaut d'autres ressources. Par ailleurs, cette expansion est corrélée à un prodigieux accroissement des secteurs informels qu'on attribue à un processus d'urbanisation qui s'est amplifié à partir de 1960. Le développement de la sphère non marchande est-il alors le produit de la seule stagflation ou doit-on l'attribuer à la multiplication des activités informelles? En fait, un tissage de plus en plus étroit des relations entre le milieu rural et la ville a conduit à la généralisation d'un mode d'organisation fondé sur le groupe domestique. Et ce groupe domestique a émergé comme noyau des activités économiques dans une période critique, quand le reste de l'appareil économique n'assumait plus ce rôle.

CONCLUSION

Le thème de la monnaie primitive a été un fil conducteur. Il nous a mené à une hypothèse, induite d'observations faites dans la vie quotidienne : l'expansion de la sphère non marchande dans une période de stagflation. Cette sphère a touché le domaine monétaire, ce qui explique des comportements inhabituels et jette une lueur nouvelle sur le déroulement des

hyperinflation. Cette expansion de la sphère non marchande est-elle particulière au Pérou ou la retrouve-t-on dans d'autres situations? Il serait instructif d'établir des comparaisons avec d'autres pays du même continent (Jetin, 1987), voire avec d'autres parties du monde, qui ont connu des expériences similaires.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBERTI G., MAYER E., *Reciprocidad e intercambio en los Andes peruanos*, Instituto de Estudios Peruanos, 1974.
- BROMBERGER C., HAYOT A., MARIOTTINI J.-M., «Allez, l'O.M.! Forza Juve! La passion pour le football à Marseille et à Turin», *Terrain*, 8, 1987, p. 8-41.
- CIDEP, *Informe económico agrario*, n° 1, Lima, UNALM, mimeo, 1989, 30 p.
- DOLLFUS O., «Le Pérou devient-il un chaos borné?», *Problèmes d'Amérique latine*, 4874, 1988, p. 109-122.
- EINZIG P., *Primitive Money in its Ethnological, Historical and Economic Aspects*, Eyre et Spottiswoode, 1949.
- GASTELLU J.-M., «Una respuesta al Fujishock : las invitaciones con pago, en Lima», *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 23 (2), 1994, p. 297-315.
- GASTELLU J.-M., BACA TUPAYACHI E., «Le marché dans les économies paysannes», *Cahiers des sciences humaines*, 30 (1-2), 1994, p. 157-178.
- GOLTE J., CADENA M. (de la), «La codeterminación de la organización social andina», *Allpanchis*, 22, 1983, p. 7-35.
- GOMEZ GALARZA V., *Marché international, politiques macro-économiques et politiques agricoles au Pérou : 1950-1990*, Université Montpellier I, thèse, 272 p., annexes, mimeo, 1994.
- JETIN B., «La "culture inflationniste" : une présentation du débat sur l'inflation inertielle en Amérique latine», *Tiers-Monde*, XXVIII, 109, 1987, p. 139-156.
- SALAMA P., *La dollarisation*, La Découverte, 1989.
- SALAMA P., VALIER J., *L'économie gangrenée*, La Découverte, 1990.
- SERVET J.-M., *Genèse des formes et pratiques monétaires*, Université Lyon 2, thèse, 1981, 495 p.
- SOTO H. (de), *El Otro Sendero*, Lima, Instituto Libertad y Democracia, 1986.

ECONOMIES ET SOCIÉTÉS

« RELATIONS ÉCONOMIQUES INTERNATIONALES »

CHANGE, COMPÉTITION ET RÉPARTITION
DES RÔLES ENTRE MONNAIES

N° 1/1996



ÉCONOMIES ET SOCIÉTÉS

CAHIERS DE L'ISMÉA

Revue fondée en 1944 par François Perroux

Comité de Direction

Henri Bartoli (*Université Paris I*), Gérard de Bernis, Président de l'ISMÉA (*Université Pierre Mendès France - Grenoble II*), Christian de Boissieu (*Université Paris I*), Rolande Borrelly (*Université Pierre Mendès France - Grenoble II*), Hubert Brochier (*Université Paris I*), Paul Chanier (*Université de Nice*), Jean-Marie Chevalier (*Université Paris IX - Dauphine*), Jean Coussy (*EHESS*), Renato Di Ruzza (*Université Nouvelle de Marne-la-Vallée*), Bernard Ducros (*Université Paris I*), Daniel Dufourt (*Université Lumière - Lyon II*), Pierre Duharcourt (*Université Nouvelle de Marne-la-Vallée*), Bernard Gerbier (*Université Pierre Mendès France - Grenoble II*), Jérôme Lallement (*Université Paris I*), André Larceneux (*Université de Besançon*), Marie Lavigne (*Université de Pau et des Pays de l'Adour*), Christian Lebas (*Université Lumière - Lyon II*), Jacques Léonard (*Université de Poitiers*), Louis Malassis (*Université de Montpellier*), Claude Ménard (*Université Paris I*), Alain Parguez (*Université de Besançon*), Pierre Pascallon (*Université de Clermont-Ferrand*), Maximilien Rubel (*CNRS*), Henri Savall (*Université Lumière - Lyon II*), Jean-Claude Toutain (*CNRS*), Robert Vallée (*Université de Paris-Nord*), Jean Weiller (*Université Paris I*).

Secrétariat de la revue

ISMÉA, 14, rue Corvisart, 75013 Paris.

Tél. : 44 08 51 42 – Fax : 44 08 51 34.

Directeur de la Publication

Gérard de Bernis, Président de l'ISMÉA

Administration – Abonnements – Diffusion

Presses Universitaires de Grenoble (PUG), BP 47,

38040 Grenoble cedex 9 – Tél. 76 82 56 51 – Fax : 76 82 40 35

Abonnement pour l'année 1996 à « Économies et Sociétés »
(12 numéros) :

France : 1 250 F (TTC).

Étranger : 1 350 F (port avion 210 F en sus).

Pour les numéros publiés avant 1968, s'adresser à Kraus Reprint,
Millwood, New York, 10546 USA.

Imprimerie Lienhart, F-07200 Aubenas.

ÉCONOMIES ET SOCIÉTÉS

Change, compétition et répartition des rôles entre monnaies

Cahiers de l'ISMÉA
Série Relations économiques internationales
P. n°33
Janvier 1996